

L'ASSOCIATION,

Journal de la Nièvre.

Politique. — Industrie commerciale et agricole. — Jurisprudence. — Littérature.

Ce JOURNAL paraît le Jeudi et le Dimanche. On s'abonne à Nevers au bureau du Journal, et chez tous les Directeurs de Poste. — Prix de l'abonnement : Pour le département, 20 fr. pour un an, 10 fr. pour six mois, 6 fr. pour trois mois. — Hors du département, 24 fr., 12 fr., 6 fr. 50 cent. — Prix des insertions, 25 cent. la ligne. — Tout ce qui a rapport à la rédaction doit être adressé à M. C. GAUGUIN, rédacteur en chef, rue St.-Martin, N^o 3. — Tout ce qui concerne les Abonnements et les Annonces, au bureau du Journal, rue des Merciers, N^o 16. — Les lettres et paquets doivent être affranchis.

NEVERS.

Prétexte du Traité de Londres.

Le prétexte de la guerre européenne que peut soulever la convention signée à Londres par les représentants de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Prusse, c'est de soumettre le vice-roi d'Égypte malgré ses triomphes, aux exigences de la Porte qu'il a vaincue, pour consolider l'empire ottoman.

Eh bien ! ce prétexte est une dérision. Ce n'est pas même un prétexte, car toutes les raisons sur lesquelles on voudrait le baser, le renversent au contraire complètement.

Depuis longtemps en effet l'Égypte et la Syrie, quoique soumises par droit de conquête à la Porte, quoique régies par des pachas envoyés par elle, étaient détachées de fait de l'empire ottoman.

Les pachas qu'elle imposait à ces provinces ne dépendaient d'elle que lorsqu'ils n'étaient point assez forts pour dominer le pays, et dans ce cas sa suzeraineté n'était que nominative, et quand ils avaient assis leur autorité sous sa protection, ils ne tardaient pas à secouer le joug de la métropole ; il fallait envoyer des troupes pour les renverser et leur substituer de nouveaux pachas qui suivaient le même exemple, quand ils le pouvaient.

A force de génie, de persévérance et de sacrifices, Mohammed-Aly, dont nous ne devons pas du reste justifier la tyrannie écrasante, est devenu à la fois le maître de l'Égypte et de la Syrie ; il gouverne ces contrées selon son caprice, comme faisaient les pachas et les Mamelouks ses prédécesseurs. Mais s'il en est le maître absolu, il ne prétend pas le soustraire à la suzeraineté de la métropole. Il veut conserver dans sa famille l'hérédité d'un pouvoir que la Porte, après sa mort, confierait à d'autres pachas, mais il ne demande pas à se retrancher de l'empire ottoman, dont lui et ses descendants reconnaîtraient les droits en payant le tribut, et dont ils soutiendraient la cause du secours de leur marine et de leurs armées, comme le vice-roi avait déjà fait contre l'insurrection de la Grèce, à la suite de laquelle il perdit sa flotte à Navarin.

Donc, lors même qu'il serait vrai que les puissances alliées voulussent sincèrement rétablir la domination incertaine et chancelante de Constantinople sur l'Égypte et sur la Syrie, en renversant Mohammed-Aly ou en le dépouillant en partie de ses conquêtes, elles ne consolideraient point par ce fait la métropole, qui se retrouverait à cause de sa faiblesse actuelle, encore plus impuissante qu'avant pour gouverner ces contrées. On étoufferait deux rameaux que leur isolement peut rendre vivaces, pour les rejoindre stériles, à un tronc vieilli et épuisé dont ils tomberaient encore au premier choc.

Et quand l'Angleterre veut diriger des mesures coercitives contre Mohammed-Aly, elle comprend bien cela. Elle sait qu'en renversant sa puissance et celle de sa

famille en Égypte et en Syrie, elle préparerait dans l'avenir un terrain plus facile à conquérir pour obtenir de riches voies de communication directe vers ses possessions dans l'Inde. La Russie comprend également que le vice-roi étant puissant et lié fidèlement à la Porte, peut secourir Constantinople contre une invasion moscovite ; elle n'aspire donc qu'à sa ruine.

La France aussi veut la consolidation de l'empire ottoman, d'abord, parce que l'équité ne lui permet pas de se partager comme un vil bétail les populations d'un empire qui peut, il est vrai, se dissoudre bientôt, mais qui subsiste encore, ensuite parce qu'elle a autant intérêt à empêcher l'ambition russe d'envahir Constantinople, que l'ambition britannique d'envahir Alexandrie. Elle ne base point sa politique, en apparence sur un vain prétexte et en réalité sur des projets égoïstes de conquêtes, mais sur la raison, sur la justice, sur le droit des gens en même temps que sur des intérêts légitimes. Elle doit donc défendre et protéger Mohammed-Aly contre ses ennemis, avec autant de persistance et de tenacité que si elle repoussait une invasion sur son territoire. Nous avons exposé d'ailleurs qu'en acceptant la guerre, elle repoussait une coalition contre-révolutionnaire. C'est donc elle qui dans cette question se charge du plus beau rôle, car elle remplit une mission patriotique et civilisatrice dont le dénouement serait toujours glorieux, même s'il pouvait lui être funeste.

Maintenant que la Syrie, après avoir été soulevée, on comprend dans quel but, par les intrigues de la diplomatie anglaise et russe secondée par quelques agents isolés du parti légitimiste, est pacifiée et rentrée sous la domination du vice-roi d'Égypte, il peut se faire que les quatre puissances reculent devant l'accomplissement du traité conclu à Londres. Dans ce cas, la guerre peut être suspendue ; mais tant que l'absolutisme et l'égoïsme domineront les cabinets européens, elle sera toujours inévitable. Nous ne devons pas cesser d'attendre les événements à l'arme au bras, à moins que les circonstances ne nous amènent des gouvernants qui aient le courage de les prévenir en imposant notre politique, qui est la seule équitable, et en la soutenant avec toute l'énergie et toutes les ressources de la France.

BULLETIN POLITIQUE.

Deux dépêches publiées par les journaux du ministère, et plusieurs correspondances, confirment les dernières nouvelles qui annonçaient la pacification de la Syrie.

Les embarras que l'insurrection de cette contrée apportait au vice-roi d'Égypte, grâce aux instigations certaines de l'Angleterre et des puissances qui veulent le forcer à se soumettre à la Porte, à des conditions humiliantes, n'inquiéteront plus Mohammed-Aly. Il pourra maintenant résister avec plus d'avantage aux mesures coercitives qu'on pourrait diriger contre lui, si toutefois on ose maintenant le contraindre par la violence.

sanglants des révolutions, comme dans ceux quelquefois non moins terribles de la vie humaine.

Tel était l'homme envoyé par le général Del Caretto à la poursuite de quelques malheureux Siciliens, proscrits pour avoir fait entendre des cris de liberté et de désespoir, lorsque la politique de Naples les tenait courbés sous le joug d'un avilissant esclavage, et que les ravages du choléra décimaient des familles entières.

En donnant cette mission au comte Max***, on l'avait investi de l'autorité la plus étendue pour exécuter sans délai comme sans miséricorde les ordres rigoureux dont il était chargé. — Sa vigilance adroite, son activité et sa prudence avaient produit les plus heureux résultats pour son ambition : un grand nombre de proscrits avaient déjà payé de leur tête le malheur d'être poursuivis par lui.

Après s'être consulté pendant quelque temps avec les officiers qui l'entouraient, et qui formaient une espèce de conseil de guerre, il fit signe à un sergent qui commandait un groupe de soldats au milieu desquels était une jeune et belle fille. — La Sicilienne s'avança la tête inclinée sur ses épaules nues, pensive et résignée. Lorsqu'elle fut en présence des officiers, elle écarta les longues boucles de ses cheveux noirs qui voilaient son visage.

A son maintien noble et fier, au luxe de ses vêtements en désordre, et à la touchante et calme résignation qui animait tous ses traits, chacun s'inclina et fit silence ; les officiers eux-mêmes sentirent leur cœur ému et ne purent retenir un murmure d'admiration à la vue de la beauté de cette jeune fille de seize ans.

Le colonel Max seul resta froid et impassible ; ses traits austères décelèrent un sentiment de haine intérieure et de vengeance satisfaite. — Cela dura peu, puis il fit un geste rapide comme pour se débarrasser d'une idée importune, et avec le ton brusque de l'indifférence, il s'adressa à la jeune fille.

— On vous nomme Stefana Garibaldi ?
— Oui Monsieur.
— Vous savez comment sont punis ceux qui donnent asile et secours aux rebelles de Catane ?

— Oui.
— Vous avez reçu dans la villa de votre père, Giacomo Greppi ; vous l'avez soustrait aux ordres de votre souverain, vous ne pouvez éviter une sentence de mort qu'en nous disant ce qu'il est devenu.

Un sourire insultant et dédaigneux fut la seule réponse de Stefana, et elle alla reprendre sa place au milieu des soldats qui l'avaient

On a appris ces jours derniers à Paris, que l'Autriche et la Prusse avaient ratifié le traité conclu le 15 juillet à Londres par leurs représentants. On peut donc regarder cette convention comme un fait accompli, que toutefois la France n'acceptera pas comme son gouvernement en a accepté tant d'autres. La pacification de la révolte du Liban pourra bien modifier ou retarder l'exécution du traité ; mais le coup est porté et que les quatre puissances n'espèrent pas, par quelques délais, amortir l'élan de la nation française.

Samy-bey, que le pacha d'Égypte avait envoyé au sultan, aussitôt après la destitution de son ennemi personnel Khosrew-pacha, est revenu à Alexandrie sans avoir réussi à faire accepter les propositions pacifiques du vice-roi.

On prétend que le gouvernement ottoman, tout en manifestant les intentions les plus pacifiques, pousse à la guerre et fait des préparatifs en conséquence.

L'Angleterre et la Russie font des préparatifs menaçants. Le parlement anglais vient d'accorder au ministère une levée de marins ; il avait augmenté antérieurement le budget de la marine de 25 millions de francs. L'empereur de Russie a, de son côté, ordonné une levée extraordinaire de 5 hommes par mille qui doit accroître de 150,000 hommes le nombre déjà si imposant de ses armées. Ce recrutement commencera au premier novembre et doit sans remise être terminé le premier janvier prochain. On annonce de plus l'arrivée de 25 vaisseaux moscovites dans la Méditerranée.

L'Autriche et la Prusse n'ont encore fait aucun armement. Cependant cette attitude silencieuse ne trompe pas les états voisins. Le roi des Belges Léopold s'est empressé de se rendre au camp de Beverloo, destiné à couvrir la partie des frontières belges qui fait face à la Prusse, et on assure que de nouvelles troupes vont être dirigées sur ce point.

Les bruits de guerre provoqués par le traité convenu à Londres à l'exclusion de la France, tiennent déjà l'Allemagne en éveil. La France en cas de lutte sur le continent ne compte pas seulement sur ses propres forces ; l'appel qu'elle ne manquerait pas de faire aux énergiques sympathies des populations de la confédération germanique, serait sans doute entendu. L'extrait suivant d'une feuille censurée peut le faire supposer.

Après avoir fait ressortir les conséquences funestes que peut avoir pour l'Autriche et la Prusse, l'occupation même éventuelle de Constantinople par les Russes, le *Volkshalle* s'exprime ainsi sur ce qui pourra arriver, dans le cas où Louis-Philippe ne voudrait pas se résoudre à donner son consentement à une guerre générale.

« Mais la nation, que fera-t-elle ? M. Thiers s'est trop avancé, et il est forcé de protéger Mohammed-Aly par les armes ou de donner sa démission. Que maintenant et pendant cette crise arrive un changement de ministère ! M. Thiers avait déjà acquis une grande popularité lorsqu'il fut forcé pour la première fois, de se retirer à cause de la différence entre son opinion et celle du roi, relativement aux affaires d'Espagne.

amenée.
Alors Max s'approchant d'elle, lui dit à voix basse et avec un air d'intérêt :

Parlez, parlez, je vous en supplie ; vous savez que mes ordres sont irrévocables, il n'y a d'exception pour personne ; vous pouvez encore vous sauver ; au nom du Ciel ! parlez !

— Nous avons reçu Giacomo, cela est vrai ; mais il est mon fiancé, je l'aime et je n'ai rien à vous dire ; vengez-vous sur moi de la haine que vous lui portez ; je ne veux de vous ni grâce ni merci.

Tout le monde frémit ; car l'on voyait bien que cette jeune fille s'obstinait à mourir.

Alors Max dit au sergent, qui l'avait amenée, quelques mots que personne n'entendit, mais que tout le monde comprit ; et il donna aussitôt à son bataillon le signal du départ.

Les soldats défilèrent tristes et silencieux le long du rivage, en laissant le sergent seul avec la jeune fille.

Puis quand ils furent tous éloignés, une explosion se fit entendre : Stefana tomba en croisant pieusement les mains sur sa poitrine.

Et les beaux cheveux noirs de la jeune fille furent souillés par le sable de la mer.

La balle du sergent l'avait frappée droit au cœur !

Quelques mois plus tard, le comte Max revint à Naples et reçut pour récompense de ses nobles services le grade de général de brigade. Ce fut alors que l'occasion de le voir faisant les beaux jours du Corso et de la rue de Tolède, et d'assister comme témoin à l'horrible catastrophe qui termine le petit drame que j'ai à vous raconter.

§ II.

Le Duel.

La médianoche est une de ces fêtes nocturnes italiennes qui rappellent beaucoup nos petits-soupers d'autrefois. Un soir, je reçus de Jules de B., un de mes bons amis, attaché à l'ambassade française à Naples, qui m'avait présenté dans les meilleures maisons de cette ville, un billet ainsi conçu : « La signora Marinelli l'engage par ma voix à venir faire ce soir médianoche chez elle : n'y manque pas ; d'ailleurs j'aurai peut-être un service à réclamer de ton amitié. » La signora Marinelli n'était rien moins que la prima-dona du

Feuilleton de l'Association.

NAPLES ET SICILE.

§ I.

L'Exécution.

Il y a de cela trois ans à peine : c'était par une chaude journée du mois de juin, sous le ciel brûlant de la Sicile, à l'heure de midi quand le *sirocco* court vif et rapide sur les vagues de la mer, qu'il fit étinceler aux rayons d'un soleil de plomb.

Dans les profondeurs d'un bois qui s'étend le long de la baie de Catane jusque dans les belles et fertiles campagnes *Del Valle di Noto*, un bataillon suisse au service du roi de Naples, envoyé par le général Del Caretto, ministre, en Sicile, de la police de S. M. napolitaine, venait de faire halte : et les soldats épuisés de fatigue et harassés par la chaleur du jour se préparèrent à goûter un instant de repos.

Le chef de cette troupe s'assit au pied d'un arbre au milieu des officiers qui l'entouraient. C'était un homme de trente ans environ, que son mérite autant que son ambition dévorant et son noble nom de comte Max*** avaient rapidement élevé au grade de colonel. C'était une de ces belles têtes italiennes à l'expression puissante d'intelligence et d'audace ; quand il attachait ses regards vers la terre durant ses longues et fréquentes méditations, il y avait chez lui une expression que l'on ne rencontre ordinairement que chez un vieillard, et s'il venait à lever la tête pour commander à ses soldats, ou s'il s'agissait de prendre une détermination prompte et hardie, son front brillait de tout l'éclat de la jeunesse.

On racontait de lui les choses les plus contradictoires ; on l'avait vu tuer en duel, pour un mot insignifiant, un pauvre jeune homme, son meilleur ami, qui lui demandait grâce. Puis dans les derniers événements qui venaient de plonger la Sicile dans le deuil et la misère, les malheureux habitants de Catane avaient souvent dû à ses soins généreux d'échapper au fléau qui les dévorait. — Caractère inexplicable, aujourd'hui sans pitié et demain se livrant avec effusion aux douces rêveries d'une âme portée à de tendres affections : c'était un mélange de passions contraires qui se mettaient en jeu dans les drames

« Mais la question égyptienne est beaucoup plus importante. La retraite de M. Thiers, motivée par le refus du roi de consentir qu'il suive une politique commandée par la dignité et les intérêts de la nation, exercera sur l'opinion publique un effet vraiment électrique et mettra Louis-Philippe dans une position très-compiquée. Le moment actuel est très-grave; attendons le développement de la crise. La question orientale, bien dirigée, pourrait servir au bonheur de l'humanité et amener l'organisation définitive de l'Europe, fondée sur les bases solides des nationalités. Dans tous les cas, il sera nécessaire de suivre les événements avec la plus grande attention.

« Nos principes et nos sympathies ne s'accordent pas toujours avec l'opinion publique de la France; cependant, en cette occasion, ils sont les mêmes, et tous les amis de la liberté et de la civilisation, féliciteront la nation française de son heureuse politique. Oui, le traité de Londres est dangereux pour l'indépendance de tous les peuples, car il abandonne Constantinople à la Russie et rompt l'équilibre de l'Europe. Oui, Mohammed-Aly est l'ami de tous les peuples libres, car il croise les intérêts de la Russie. Malheur à ceux qui, par leur politique désespérée, encouragent la Russie; gloire à la nation française de nous servir d'épave! Il est triste pour nous autres Allemands de voir que la France seule a une politique sage et civilisatrice. Cependant l'opinion publique chez nous empêche encore la diplomatie russe de s'avancer, et en ce point, nous l'espérons, un accord parfait régnera entre les deux peuples.

Les journaux anglais sont remplis de fanfaronnades ridicules contre la France. L'un d'eux prétend que l'augmentation de nos forces, ordonnée récemment par le gouvernement, serait insuffisante pour une guerre contre l'Angleterre, et à plus forte raison contre l'Angleterre soutenue par ses trois alliés signataires du nouveau traité. La France devrait déployer bien d'autres ressources, si elle voulait conserver une seule de ses colonies après que le premier coup de canon aurait été tiré, si elle voulait empêcher toute son armée d'Afrique d'être transférée dans les prisons d'Angleterre, si enfin, elle voulait préserver son propre territoire d'une invasion. A en croire le *Standard*, la Grande-Bretagne pourrait mettre 500,000 hommes sous les armes et 1,000 vaisseaux de guerre en ligne de bataille avant un an.

Une autre feuille, qui reçoit ses inspirations de lord Palmerston, dit, d'un autre côté, que les Anglais détruiraient notre commerce et n'auraient pas beaucoup de peine à s'emparer d'Alger. Ils auraient d'ailleurs, quarante vaisseaux russes qui combattraient avec eux.

Il faut prendre ces jactances de la presse anglaise pour ce qu'elles valent et profiter des avertissements qu'elle nous donne si gratuitement. L'Angleterre a plus d'un côté faible; outre ses dix-neuf milliards de dette, sa population appauvrie et irritée, l'Irlande et ses colonies peuvent lui susciter des embarras terribles que la France n'a point à redouter et au moyen desquels elle peut soulever une diversion avantageuse.

Déjà on annonce une complication sérieuse qui surgirait pour la Grande-Bretagne, de l'autre côté de l'Atlantique. Elle pourrait nous donner dans le Nouveau-Monde un allié assez puissant pour balancer à lui seul toutes les forces étrangères que lord Palmerston a voulu réunir contre nous. Les dernières nouvelles de New-York, nous apprennent en effet que la question de la délimitation des frontières du Canada, qui avait failli mettre les armes à la main du peuple anglais et du peuple américain, n'a pu se résoudre par un arrangement amiable, et qu'un comité chargé de faire au sénat des Etats-Unis un rapport sur cette question, a déclaré qu'il était parfaitement convaincu de la justice et de la validité des titres de la république à la possession pleine et entière de tout le territoire contesté.

Des conférences ont eu lieu tout récemment entre M. Thiers et le chargé d'affaires des Etats-Unis. On pense que si le but qu'on leur suppose était atteint, le langage des organes du cabinet anglais serait beaucoup moins hautain. Il s'agirait de contracter alliance avec la république améri-

théâtre de San-Carlo, laquelle avait une prédilection particulière pour mon ami; aussi je vous laisse à penser si je fus exact au rendez-vous, car c'était bien la maison la plus agréable que j'aie jamais connue. — La Diva habitait l'une des ailes du palais de Manfredonia; c'était une noble et austère demeure que la capricieuse et séduisante napolitaine avait embellie de tout le luxe et l'élegance convenables chez une jolie femme.

Lorsque j'y arrivai, la fête était dans toute sa splendeur et dans tout son éclat: le salon était rempli de monde; tout ce que Naples contenait alors de célébrités artistiques et élégantes s'y donnait la main; partout brillait la gaieté la plus franche; en me trouvant tout-à-coup transporté au milieu de cette fête, je croyais rêver!

De tous côtés, des femmes délicieuses affluaient; partout des fleurs, partout de gracieuses et riches toilettes; les unes d'une voluptueuse désinvolture, laissant l'œil ardent errer sur un cou si beau qu'on l'aurait cru sculpté; d'autres laissant entrevoir à travers de fins tissus de gaze, des épaules parfaites; d'autres découvrant à demi un sein qui, tout gonflé de soupirs, semblait appeler d'autres soupirs encore. Tout respirait cette volupté décente et de bon goût, qui parle au cœur et à la tête, beaucoup plus qu'aux sens.

Ici c'était une jeune fille aux yeux bleus, à la voix douce et au visage pâle, jeune artiste allemande qu'avaient applaudie les théâtres de Vienne et de Berlin. Là une marchesa napolitaine, aux longs cheveux noirs, à la taille de guêpe, au teint chaud et mat. Puis venait la maîtresse de la maison, à la tournure prévenante et distinguée, affable envers tout le monde, mais lançant de temps en temps de longs regards de feu à celui que son amour préférait à tous les autres.

Et toutes s'agitaient riantes et joyeuses, folles et insouciantes, cherchant du plaisir à tout prix. — Comme il y avait de caprices dans leurs yeux, mais aussi que de tendresse dans leur cœur! Qu'il y avait loin de cette bonne et franche gaieté italienne, avec la monotonie froide et maniérée de nos salons!

Bientôt des laquais aux aiguillettes d'or viennent apporter des glaces et des sorbets, et de ce bon *sabaja* que les belles Napolitaines aiment tant: toute la foule court pêle-mêle au devant d'eux; des coupes de cristaux circulent dans toutes les mains: c'est alors que l'ivresse et la joie sont au comble!

Tout-à-coup le silence remplace le bruit causé par les vives et délicieuses causeries des jolies convives de la cantatrice.

caïne et d'obtenir d'elle, d'une part une utile diversion dans le cas d'une guerre maritime, et, en second lieu, d'accepter la médiation qu'elle nous offre pour terminer promptement nos différends avec Buenos-Ayres, et nous laisser disposer ainsi d'une manière plus opportune de toutes nos forces navales.

M. Louis Bonaparte vient de renouveler à Boulogne sa folle échauffourée de Strasbourg, à la tête d'une compagnie de grenadiers qui lui avaient été expédiés de Paris. Il a voulu s'emparer de l'hôtel de ville, mais la troupe de ligne et la garde nationale de Boulogne, réunies aussitôt, ont bientôt étouffé cette tentative, à la suite d'un engagement dans lequel quelques personnes ont été victimes.

M. Louis Bonaparte était parvenu à s'enfuir, mais il n'a pas tardé à être arrêté avec quelques-uns des siens, au nombre desquels on cite le duc de Padoue, pair de France, et le commandant Parquin.

On accuse lord Palmerston d'avoir secondé cette échauffourée.

L'Angleterre voudrait-elle lâcher sur nous un prétendant qu'appuierait la Russie et nous attaquer dès aujourd'hui par une guerre civile?

Le parti bonapartiste n'a aucunes racines en France. Le système impérial serait toujours détesté comme tyrannique; le système impérial sans Napoléon serait énergiquement repoussé par toute la nation. Il ne manquerait plus aux agitateurs napoléoniens que d'avoir ajouté à la déconsidération de leur triste cause, l'horreur qu'exciterait contre eux la coopération de nos ennemis, et de soulever ainsi dans tous les cœurs l'aversion qui a poursuivi les Bourbons!

Est-ce qu'une nation de trente millions d'habitants peut appartenir à une famille comme une propriété héréditaire? Et M. Bonaparte s'imagine-t-il que les victoires et le despotisme de son oncle lui ont conquis le pays le plus démocrate de l'Europe? Le héros du tournoi d'Eglinton était souverainement ridicule; ce jeune prétendant s'efforce de devenir odieux.

Il appartient maintenant au gouvernement de lui faire rendre compte de ses tentatives de désordre devant la justice. Nous espérons que, dans les circonstances graves où nous nous trouvons, il fera un exemple qui arrache toute espérance aux autres prétendants disposés à imiter M. Louis Bonaparte, et qu'il n'osera pas lui accorder, comme il a fait déjà, le privilège d'une funeste impunité dont il répondrait devant le pays.

Conseil municipal de Nevers.

Séance du 17 août.

Le conseil s'est trouvé presque au complet pour ouvrir la session ordinaire du trimestre, un seul de ses membres était absent. M. Jacquinet a été nommé secrétaire.

A son entrée en fonctions, la nouvelle assemblée municipale n'a eu, pour ainsi dire, qu'à dresser le programme de ses travaux. On jugera de leur importance par le nombre des commissions qu'elle a nommées.

D'abord, la commission chargée de préparer le prochain budget a été nommée au scrutin. Elle est composée de MM. Roy, Lemoine, Jacquinet, André Manuel, Arloing, Wagnon et Gillot.

Une autre commission nommée au scrutin et composée de MM. de Raffin, Gillot, Commo et Girerd, a été chargée d'examiner la question de l'éclairage de la ville au gaz.

Les autres commissions, sur la demande du conseil, ont été nommées par le maire. Elles auront à s'occuper:

- 1° Des questions d'indemnité auxquelles donnent lieu le pavage et le nivellement de la rue de la Préfecture;
- 2° Du classement des chemins vicinaux;
- 3° De la révision du plan d'alignement de la ville.
- 4° De l'administration de l'hospice récemment créé pour le traitement des filles publiques;
- 5° Des anticipations commises sur des terrains communaux;
- 6° D'un projet de traité avec le département pour la cession de l'emplacement de l'ancien manège;

Un jeune homme à la figure pâle et triste, à la taille haute, frêle et nerveuse, au regard paisible, vient d'entrer brusquement dans le salon.

A sa vue le comte Max a tressailli: et dès-lors il cesse de prendre part à la conversation bruyante et animée dont il semblait être l'âme. C'est qu'il vient de reconnaître dans l'étranger Giacomo Greppi, qu'une amnistie a rendu libre de ses démarches, le noble jeune homme dont il a tué la fiancée! Giacomo Greppi qui vient lui demander compte du sang versé, et satisfaire une juste vengeance.

Toutefois ces deux hommes se saluèrent avec politesse: puis, feignant de se mêler aux groupes devenus un instant silencieux, Giacomo vint trouver Jules de B. qui ainsi que moi, préoccupé par l'attrait et les plaisirs de la soirée, avait pu oublier la mission grave et solennelle dont il avait été chargé par le jeune Italien.

Après avoir échangé quelques mots à voix basse, ils sortirent en me priant de les accompagner.

Quand nous fûmes réunis tous les trois dans un boudoir d'un goût exquis, dont mon ami paraissait parfaitement connaître les mystères, j'appris que le soir même Giacomo avait envoyé un cartel au comte Max, et qu'il avait chargé Jules de B. de lui demander une réponse, à cette réunion où il savait qu'ils devaient se trouver ensemble. — Dans son impatience l'Italien n'avait pu attendre plus longtemps, et maintenant c'était une réponse immédiate et formelle qu'il venait, la menace à la bouche, demander à Max, à Max dont l'arrogance avait soulevé dans son cœur une haine implacable et une de ces passions frénétiques pour la vengeance qui ne s'assouvissent pas même dans le sang.

Jules nous quitta quelques instants, puis il revint apportant la réponse de Max. Le noble comte, certain de sa supériorité sur son jeune adversaire, avait consenti à se rencontrer avec lui le lendemain à l'heure de midi.

Personne, dans le salon, ne s'aperçut de cette circonstance: car les rires étaient toujours aussi bruyants, la gaieté toujours aussi folle. Le lieu du rendez-vous avait été fixé au pied du Mont-Pausilippe, entre Castellamare et le bord de la mer, dans un site agreste et solitaire, hérissé de rochers et de précipices. A l'heure convenue, Jules de B. vint me trouver et nous nous rendîmes ensemble chez Giacomo, qui m'avait fait l'honneur de m'accepter pour l'un de ses témoins.

Pendant le trajet, Jules m'apprit les causes d'une rencontre qui semblait devoir être si acharnée: je sus que Max et Giacomo étaient de la même famille, et que des motifs d'intérêt seuls avaient inspiré

7° De la révision du tarif des droits de places;

8° De l'organisation d'un service de gardes-champêtres pour la partie rurale de la commune.

La demande de la commune de Saint-Benin-d'Azy, d'établir un apport le dimanche qui suit le 22 août de chaque année et deux foires, l'une au 5 janvier, et l'autre au 10 juillet, a été approuvée.

La parole a été donnée à M. le général Pélecier, qui après avoir rappelé combien, dans les sessions précédentes, les fréquentes absences d'un grand nombre de ses collègues, ont retardé les travaux de l'assemblée, a proposé de décréter qu'après un certain laps de temps donné au conseil pour se réunir, l'appel nominal aurait lieu, et que les noms des absents qui n'auraient pas envoyé leurs motifs d'excuses, seraient enregistrés dans l'un des journaux de la ville. Cette proposition prise en considération sera débattue dans le cours de cette session trimestrielle.

M. le maire a donné lecture d'un rapport de M. Fabre sur l'état de la bibliothèque confiée à ses soins. Il en résulte que les séances du soir ont réuni en hiver un assez bon nombre de lecteurs, et qu'indépendamment des visiteurs de la semaine, on voit, le dimanche, des ouvriers venir consulter des traités relatifs à leurs professions. Il en résulte enfin que la bibliothèque s'est enrichie de 310 volumes envoyés par le ministère, sur la demande de M. Manuel, député, de 131 volumes donnés par plusieurs citoyens, au nombre desquels figure pour la plus large part, M. Frédéric Flamen-d'Assigny, de 59 volumes achetés, de 57 médailles, etc., etc.; et que le cabinet de minéralogie doit à M. Auguste Gillot, une collection des minéraux du département. M. le bibliothécaire termine son rapport en demandant quelques fonds pour continuer des abonnements à certaines revues intéressantes, compléter la collection des mémoires de l'Académie, acheter un grand atlas de géographie, et faire relier divers grands ouvrages reçus par livraisons. Cette dernière partie du rapport a été renvoyée à la commission du budget; et le conseil, par un vote exprès, a témoigné de sa satisfaction pour le zèle soutenu et intelligent du bibliothécaire.

Sur la proposition de M. le maire, le conseil a décidé que la nouvelle place plantée d'arbres qui remplace, à l'entrée du pont de Loire, une masse de vieilles maisons, prendrait le nom de place *Mossé*. Cet hommage rendu à la mémoire de l'habile ingénieur qui marqua son séjour dans la Nièvre, par tant de travaux utiles et à qui la ville de Nevers dut notamment cette jolie terrasse et ses quais, n'est pas seulement un acte de reconnaissance bien méritée, c'est aussi un encouragement donné à tous ceux qui ont mission de s'occuper des intérêts du pays et qui cherchent dans la reconnaissance publique une noble récompense.

Les électeurs qui ont nommé M. de Champlâtreux, s'inquiètent, sans doute, de ce que fait leur digne représentant. Pour les délivrer de leur anxiété, nous croyons devoir leur apprendre que ce député *in partibus* est signalé par plusieurs correspondances, comme l'un des instigateurs de l'insurrection fomentée en Syrie par des agents de l'Angleterre et de la Russie, de concert avec quelques illustres du parti légitimiste. On dit que, pour exciter à la révolte, il aurait promis aux insurgés des secours et l'appui de l'Europe et sans doute, pour faire de semblables promesses, il se serait fondé près des populations ignorantes sur sa qualité de député. S'il en est ainsi, si M. de Champlâtreux, oubliant ses plaisirs, a réellement joué le rôle important qu'on lui prête, combien les électeurs de Château-Chinon doivent se féliciter de lui avoir confié un mandat, qu'il n'aurait pu exploiter que dans des intrigues dont le résultat eût été de fournir à nos ennemis l'occasion de la guerre européenne que la France va peut-être avoir à soutenir!

Nos correspondants de Château-Chinon ne nous diront

d'abord à Max, la haine implacable qu'il portait à son cousin. Dès sa jeunesse, Max, par ses prodigalités de tout genre et pour satisfaire son ambition dévorante, avait dissipé le patrimoine de ses pères. Mais ce n'était pas assez: sous le masque d'une hideuse hypocrisie il avait cherché par tous les moyens possibles à perdre le jeune Giacomo resté dès son enfance possesseur d'une fortune considérable, afin de devenir son héritier. Tantôt il avait essayé de l'entraîner dans tous les excès d'une honteuse et ignoble débauche, tantôt il lui avait fait susciter en arrière des querelles par de misérables spadassins; mais le noble caractère et le courage de Giacomo avaient triomphé de toutes les tentatives infernales de son ennemi. — Enfin Max lui-même l'avait engagé à se rendre en Sicile pour favoriser le mouvement insurrectionnel qui a éclaté en 1837 dans cette île, et l'avait dénoncé lui-même à la police napolitaine, en sollicitant l'honneur de passer en en Sicile pour contribuer, disait-il, à étouffer la révolte.

Malgré toute son activité, Max n'avait pu atteindre son but; ce fut donc pour se venger d'un homme que, par la force de l'habitude il regardait comme son ennemi, qu'il fit fusiller la fiancée de Giacomo, la noble, belle et douce Stefana.

Car telles sont en Italie les passions de ses habitants que l'amour comme la vengeance n'y apparaissent jamais qu'avec emportement; et si Max avait accordé le rendez-vous promis, ce n'était pas par un sentiment de bravoure ou de courage, c'était dans l'espérance de parvenir à son but.

Arrivés chez Giacomo, nous nous rendîmes à la hâte au lieu désigné.

La matinée avait été belle, mais vers midi des nuages s'étaient amoncés au-dessus de la baie de Naples; les rayons du soleil disparurent lentement; un violent orage se préparait. Nous parcourions avec peine le sol nu et aride. Bientôt la pluie tomba avec abondance; le vent mugissait et bondissait de sinuosités en sinuosités, de ravins en ravins. Le ciel s'obscurcit de telle sorte qu'à peine si l'on distinguait à cinquante pas devant soi, et la foudre qui roulait sourdement éclata avec fracas. Tout-à-coup un éclair illumina la cime du rocher, lieu du rendez-vous; Giacomo tressaillit involontairement: il venait d'apercevoir Max qui se promenait tranquillement sur la plate-forme en nous attendant.

Et la pluie tombait toujours par torrents; la tempête, de sombre qu'elle était, se revêtit bientôt de nuages couleur de sang, et rougit l'horizon de leurs inaccoutumées.

plus qu'il ne représente personne. S'il ne représente pas son arrondissement à la chambre, il représente les ennemis de la France en Syrie.

Au surplus, que les électeurs se rassurent sur son compte. M. de Champlatreux se serait, dit-on, hâté, après avoir allumé l'incendie, d'en fuir le théâtre et de s'embarquer à Beirouth pour se rendre à Alexandrie.

Un banquet a été récemment offert à Guéret à M. Odilon-Barrot. M. Auguste Dechamps qui, à l'époque de la coalition s'est porté candidat dans l'arrondissement de Nevers, en promettant de voter avec les 221, assistait à cette réunion; c'est lui qui a porté le premier toast.

Ce rapprochement de deux hommes, dont les antécédents s'accordent si peu, soulève deux questions. Est-ce que M. Auguste Dechamps a fait amende honorable de ses opinions? Ou M. Odilon-Barrot, en s'alliant au ministère du premier mars, a-t-il abjuré les principes qu'attaquait si vivement le parti dans lequel M. Auguste Dechamps s'était enrégimenté?

M. Auguste Dechamps triquant avec M. Odilon Barrot! Le ministère de réconciliation applaudira à cette merveille. Mais que vont dire les puritains de l'ordre qui avaient fait une si héroïque candidature au préfet destitué de la Creuse, et qui en voulaient tant à M. Manuel de ses sympathies révolutionnaires pour M. Odilon Barrot?

Vendredi dernier, un détachement de conscrits de la Sarthe, a traversé notre ville. Ces jeunes gens, commandés par un lieutenant de la ligne, étaient animés d'un enthousiasme qui rappelait les temps glorieux de la République et de l'Empire. On les voyait avec plaisir manœuvrer comme de vieux soldats.

Que la guerre éclate, et l'on verra encore les enfants de la France étonner le monde par des prodiges de valeur, pour la défense de la patrie et de la liberté.

Un avis du Préfet de la Nièvre, inséré dans le n° 25 du *Recueil administratif* du département, prévient tous les jeunes soldats de la classe de 1836, qui sont encore disponibles sur la deuxième moitié du contingent, et ceux de la classe de 1839, qu'en vertu de deux ordonnances royales en date du 26 du mois dernier, ils sont appelés à l'activité.

Les ordres de route seront expédiés très incessamment, les jeunes gens qui seraient dans l'intention de se faire remplacer, n'ont donc pas un instant à perdre pour présenter leurs remplaçants.

Comme par le passé, le conseil de révision se réunira jusqu'à nouvel ordre, à l'hôtel de la Préfecture, le vendredi de chaque semaine, à midi, mais les pièces doivent être déposées la veille au bureau de la guerre, pour être examinées.

Un autre avis prévient les aspirants et les aspirantes aux brevets de capacité, et les aspirants à l'école Normale, que la commission d'examen de la Nièvre se réunira, pour l'interrogatoire des élèves normaux et des institutrices, le 4 septembre, et pour l'examen des institutrices, deux jours après, à onze heures précises, à l'hôtel de la Préfecture.

M. le Préfet de la Nièvre vient d'instituer une commission chargée d'aviser aux moyens d'obtenir que le chemin de fer de Paris à Lyon soit continué par la vallée de la Loire. Les habitants de la Nièvre verront avec satisfaction tout ce qui sera fait pour amener l'adoption de cette direction si conforme aux intérêts de ce département et à laquelle tant de motifs d'utilité générale doivent assurer la préférence.

En exécution de l'instruction du 9 juin 1836, relative aux appels pour constater la présence des militaires et des jeunes soldats de la réserve, et les mutations qui les concernent, le Maréchal-de-camp commandant le département de la Nièvre, après s'être concerté avec M. le Préfet de ce département, a arrêté, ainsi qu'il suit, l'itinéraire des officiers chargés de procéder à ces appels.

En quelques minutes nous fûmes au sommet du roc, nous nous trouvâmes face à face avec Max : il était seul.

« Soyez les bienvenus, messieurs, nous dit-il; je remercie le ciel, Giacomo, de l'avoir conservé à ma haine; dis-moi maintenant quelle arme tu choisis; j'ai apporté des pistolets et deux épées.

— Je choisis l'épée, le coup est plus fort et plus sûr, la blessure plus dangereuse; car tu sais que c'est ici entre nous un duel à mort.

— C'est bien.

Et Max prit les pistolets et les jeta dans le précipice; ils rendirent un bruit aigu en roulant sur les cailloux. — C'est le signal du combat qui résonne, dit Max! Allons!

Alors nous crûmes devoir intervenir pour régler les conditions du duel, et nous fîmes observer à Max qu'il n'avait pas de témoins.

— Dans un duel à mort, qu'est-il besoin d'autres témoins que Dieu? J'avais prévu vos objections, messieurs, voici ma réponse: et il nous montra une lettre écrite de sa main, dans laquelle il déclarait s'être donné volontairement la mort.

« Il faut bien que ces conditions satisfissent Giacomo, reprit-il. »

Pour toute réponse, Giacomo déchira une feuille de son carnet, y écrivit quelques mots et la présenta à Max qui parut satisfait.

« Maintenant, au combat! s'écria Giacomo; pas de trêve entre nous que celle de la mort, pas d'autre sépulture pour l'un de nous que celle du précipice, point d'autres adieux qu'une malédiction! »

Puis il s'adressa à Jules et à moi, en nous priant de nous éloigner en nous disant qu'il était inutile de nous compromettre. Tous nos efforts furent vains; nous dûmes nous retirer à l'écart.

— Max sou ait avec amertume et ironie.

— Giacomo était calme et impassible.

— En garde! s'écria Max, d'une voix terrible.

— En garde! répéta froidement Giacomo.

Ce fut alors que commença un horrible combat. — Figurez-vous deux hommes, l'un devant l'autre, la poitrine découverte, le plus âgé agité par l'espérance d'un triomphe atroce, le plus jeune animé par

M. le capitaine Bruel, procédera à ces appels, le 6 septembre à midi, à Nevers, le 7 à 11 heures du matin à Saint-Pierre-le-Moutier, le 8 à midi à Dornes, le 9 à midi à Decize, le 10 à midi à Fours, le 11 à 11 heures à Luzy, le 12 à midi à Moulins-Engilbert, le 13 à 11 heures à Château-Chinon, le 14 à midi à Montsauche, le 15 à midi à Lormes, le 16 à midi à Corbigny, le 17 à 2 heures à Châtillon.

M. le lieutenant Delafleur y procédera, le 6 septembre à 10 heures à Pougues, le même jour à 2 heures à la Charité, le 7 à 10 heures à Pouilly, le même jour à 2 heures à Cosne, le 8 à midi à Saint-Amand, le 9 à midi à Donzy, le 10 à midi à Varzy, le 11 à midi à Clamecy, le 12 à 10 heures à Tannay, le même jour à 2 heures à Brinon, le 13 à midi à Prémercy, le 14 à midi à Saint-Saulge, le 15 à midi à Saint-Benin-d'Azy.

M. le ministre des travaux publics vient de rendre divers arrêtés en date des 18, 21 et 27 juillet dernier.

Suivant l'un de ces arrêtés, M. Bon Duval, élève ingénieur hors de concours, sera attaché au service du département de la Nièvre, en remplacement de M. Gonnaud, ingénieur ordinaire, appelé à une autre destination.

L'archevêque de Paris a nommé chanoine honoraire M. l'abbé Frasey, notre compatriote, curé de Saint-Nicolas-des-Champs.

Le *Toulonnais* publie une lettre écrite par M. le capitaine Durmont-D'Urville, et datée du havre d'Oka-Roa (Nouvelle-Zélande). Elle fait connaître que depuis Hobart-Town, l'expédition n'a rencontré que des calmés; que l'équipage est en bonne santé; que le capitaine a visité les îles d'Auckland, le port Otago et le port Oka-Roa; enfin que dans quatre mois environ l'expédition sera en route pour revenir.

On sait que M. Jacquinet, notre concitoyen, fait partie de cette expédition.

Un avis de la Préfecture prévient le public qu'il est ouvert au secrétariat général de la Préfecture, pendant 20 jours, un registre destiné à recevoir les observations des citoyens, sur la construction d'un chemin de fer, de la Machine au canal du Nivernais, projeté par la compagnie des mines de houille de Decize. Ce registre sera clos le premier septembre prochain à quatre heures du soir.

S'il intervient quelques observations, nous avons lieu d'espérer qu'elles seront favorables à ce projet, destiné à ouvrir l'avenir le plus prospère aux mines de Decize et par suite à la localité.

On nous communique la notesuivante: La ville de Nevers sera, Dieu aidant à défaut d'autres, pavée à neuf, aux frais des propriétaires, dans un nombre plus ou moins quelconque, plus ou moins grand d'années très longues.

C'est en l'an de grâce 1840 que le pavage a commencé; il finira Dieu sait quand et personne autre.

Déjà, en attendant mieux et ce n'est pas peu dire, nous avons une claudicante trinité d'entrepreneurs, plus un voyer municipal avec son aide-de-camp; ce personnel payant peut faire apprécier la justesse de nos prévisions.

Et à preuve, à l'exception de la petite rue des Juifs dont le pavé ne sera pas reçu et de la rue des Boucheries qui mérite le même sort, une seule rue, celle de la Préfecture, a été sérieusement commencée selon les prescriptions du devis, et les errements sus énoncés; il y a deux mois de cela. Après avoir été déparée sur la moitié de sa longueur, repavée sur deux cents mètres environ, puis abandonnée, tous les jours elle présente aux très-débonnaires habitants un thème varié de malédictions sur toutes les gammes, suivant que la douce chaleur de la canicule, le piétinement des passants aidant, leur envoi moude entre les dents des montecaux de poussière ou qu'un orage rafraîchissant leur procure l'indicible plaisir de patauger dans la fange.

Que fait en attendant, l'administration municipale? Elle s'applaudit et se gaudit dans son œuvre! Ils est des merveilleux qui prétendent que le pavage ne sera pas achevé; les uns parient oui, les autres parient non. On verra bien qui gagnera.

une haine qui s'exhale en imprécations; l'un cherchant à plonger son épée dans le sein de son adversaire, l'autre opposant l'acier à tous ses coups.

Tout-à-coup Max se baissa presque jusqu'à terre, puis se rua sur Giacomo: celui-ci parant avec le plus grand sang-froid, lui plongea son épée dans les côtes, tandis qu'il recevait une blessure au bras. Max tomba en hurlant et se releva aussitôt. Bientôt une autre lutte s'engagea entre eux, lutte nouvelle et plus acharnée que la première. Ce n'était plus une rencontre d'homme à homme, mais un combat de tigre et de lion. Imaginez-vous deux effrénés, couverts de sang, qui se ruent haletants l'un sur l'autre, la bouche écumante, l'œil enflammé, au milieu des éclairs qui jaillissent de leurs épées et de la pluie qui les inonde.

Mon ami et moi ne pûmes résister à ce spectacle horrible. Nous nous élançâmes spontanément pour les séparer. Il était trop tard. Un cri aigu se fit entendre!

Max, déjà affaibli par sa première blessure, venait d'en recevoir une seconde plus profonde. Il perdait beaucoup de sang, ses yeux se fermaient, le frisson de la mort glaçait ses veines.

Giacomo voulut nous prévenir. D'un coup de pointe, il l'étendit à ses pieds.

Justice est faite! s'écria-t-il. Puis il le traîna aussitôt sans pitié sur les cailloux jusqu'au bord du gouffre.

On entendit quelque temps comme le bruit d'une masse qui bondit et se broie sur les rochers; le bruit s'affaiblit peu-à-peu et tout rentra dans le silence.

Giacomo épuisé par la perte de son sang et par les efforts inouïs qu'il avait faits, était évanoui au-dessus du gouffre qui renfermait les restes de Max.

Nous le transportâmes dans la cabane d'un pêcheur, où il mourut quelques jours après des suites de ses blessures.

G. H. — *Mémorial de Fécamp.*

Un vol a été commis hier entre neuf et dix heures du matin dans une des maisons voisines du Pont-Ciseau, habitée par des journalières, habituées à quitter leur domicile dès le matin. En rentrant chez elles à midi, elles ont trouvé toutes leurs armoires ouvertes et leur linge épars au milieu de la chambre; le peu d'argent qu'elles possédaient a été enlevé. Elles ignorent comment on a pu pénétrer dans leur chambre, attendu qu'elles ont trouvé la porte encore fermée. La police s'y est transportée et fait des recherches actives.

Les électeurs de l'arrondissement de Savenay sont dans l'intention de porter à la députation M. Michel (de Bourges) en remplacement de M. Nicod, décédé.

La cour d'assises du Cher vient de juger les auteurs des troubles qui ont éclaté dernièrement à Lignières. Quarante-deux individus, hommes et femmes, ont figuré sur les bancs des prévenus; la défense avait été confiée à quinze avocats, au nombre desquels M. Michel (de Bourges). Les débats ont duré six jours. Vingt-sept accusés ont été acquittés; quinze ont été condamnés depuis un mois de prison jusqu'à cinq ans de réclusion.

Le jury a rédigé une demande en commutation de peine, qui va être adressée au garde des sceaux. Les défenseurs et les jurés ont fait entre eux une collecte en faveur des familles des condamnés. Cette collecte a produit deux cent huit francs.

M. Claude-Alphonse Delangle, notre compatriote, avocat à la cour royale de Paris, vient d'être nommé avocat-général à la cour de cassation, en remplacement de M. Gillon, nommé conseiller.

M. Vanheckout, officier de génie maritime, détaché à Guéigny, a été envoyé en Angleterre par le gouvernement pour des études de machines.

Correspondance locale.

Montambert-Tannay — Un incendie a éclaté mercredi dernier 5 août à 11 heures du matin dans une forêt appartenant à l'état dite le canton du Caire, située dans la commune de Montambert-Tannay. M. le maire et quelques habitants de cette commune sont accourus et ont heureusement arrêté le progrès du feu. Un hectare de bois environ est devenu la proie flammes. On ne saurait calculer les dégâts immenses qu'aurait pu produire cet incendie dans un pays entièrement boisé à plusieurs lieues à la ronde, si on n'était arrivé à temps pour l'éteindre. Le sinistre est attribué à la malveillance.

FAITS DIVERS.

Nous recevons la lettre suivante de Marseille en date du 2 août: « Les bruits de guerre ont produit la plus grande sensation dans notre ville. Je m'empresse de vous transmettre les faits suivants qui vous paraîtront comme à nous assez significatifs. Hier matin, un courrier du cabinet était arrivé; un paquebot était tenu prêt pour le recevoir; et, en peu de minutes, il a mis à la voile pour Alexandrie. Il n'a rien transpiré du contenu des dépêches dont il est porteur; mais tout fait présumer qu'elles sont de la plus haute importance.

Hier soir, à 4 heures, le paquebot du Levant est arrivé, venant directement de Malte; à peine les passagers avaient-ils mis pied à terre, que l'un d'eux que l'on suppose être un courrier anglais dépêché en Angleterre, a pris sa course à franc étrier vers Calais; notre préfet était sans doute bien instruit, car deux gendarmes se sont trouvés postés sur la route d'Aix à deux lieues de Marseille, et là, cet individu a été arrêté sans autre forme et reconduit à l'hôtel de la poste aux lettres. On a fouillé jusqu'à la selle de sa monture. Tout cela est un secret impénétrable.

— Abd-el-Kader a été mal accueilli par les Kabyles qu'il voulait soulever contre nous. Un coup de fusil a été tiré sur lui. Les Kabyles auraient assuré qu'ils ne nous attaqueront que dans le cas où les soldats français viendraient ravager leurs récoltes.

— Le bateau à vapeur la *Chimère*, commandé par M. Fouque, lieutenant de vaisseau, est arrivé le 31 juillet à Toulon, où il a apporté les nouvelles suivantes d'Alger, en date du 25 juillet:

« Quelques groupes d'Arabes se sont montrés ces jours derniers dans la plaine. La correspondance partie de Douera pour Bouffarik, sous l'escorte de vingt-cinq chasseurs, dans la journée du 20, a été attaquée par une centaine de cavaliers, qui nous ont tué trois ou quatre hommes. Grâce à la vigueur de leurs chevaux, les autres chasseurs de l'escorte ont pu arriver à Bouffarik avec les dépêches. Un boucher qui cheminait avec eux s'est sauvé également; mais à son arrivée au camp il est tombé malade, et on désespère même de ses jours.

« Nous apprenons aussi que les faucheurs qui travaillaient à Staouéli, sur une propriété appartenant à M. le maréchal Clauzel, ont été vivement attaqués. On avait donné à ces travailleurs une garde de vingt-quatre hommes, qui ont vigoureusement riposté à l'attaque de l'ennemi; mais tout le monde a été forcé de se retrancher dans la ferme, abandonnant ainsi aux Arabes les fourrages, qui ont été incendiés. Nous n'avons pas eu de ce côté d'autres désastres à déplorer.

« Le même jour, un grand convoi de munitions de toute espèce a été dirigé sur Blida, et son escorte est de retour depuis avant hier en ville; elle a ramené environ 250 blessés ou malades. Ces troupes ont aperçu dans la plaine quelques groupes assez nombreux d'indigènes, qui n'ont pas osé attaquer. Il est à remarquer que depuis quelques jours les Arabes ont reparu sur divers points. Nous espérons que l'autorité prendra les mesures nécessaires pour donner la chasse à ces pillards, dirigés sans nul doute par l'appât du pillage. Ils n'attaqueront pas les escortes de nos convois; mais malheur aux pauvres colons qui s'éloigneront un peu trop des camps sous lesquels se trouvent leurs fermes. Maintenant on ne pourra pas dire que les troupes manquent aux environs d'Alger.

— On assure que M. le ministre de la marine vient d'expédier au préfet maritime, à Brest, l'ordre de renforcer d'une frégate et de deux grandes corvettes la station française à la côte et sur le banc de Terre-Neuve.

Ces bâtiments devront, au besoin, faire appareiller nos pêcheurs, et converger leur retour en France. (*L'Univers.*)

— Nous apprenons que tous les officiers russes qui se trouvaient à Paris ont reçu l'ordre de quitter immédiatement la France et de rejoindre leurs corps. (*Capitole.*)

— Un camp va de nouveau être formé à Fontainebleau; mais cette année vingt-cinq mille hommes y seront réunis. Déjà M. Perrot, lieutenant-colonel d'état-major, a reçu l'ordre de se rendre sur les lieux afin de reconnaître et de désigner les terrains les plus propres à l'emplacement et aux manœuvres des troupes des différentes armes qui doivent être rassemblées dans ce camp.

— On s'occupe en ce moment au ministère de la guerre de l'organisation de vingt-sept nouvelles batteries d'artillerie.

— Dans la prévision d'une guerre maritime, dit le Journal du Havre, on a déjà agité en ville la question des corsaires, dans laquelle la navigation à vapeur va apporter de si grands changements.

— La nouvelle s'est répandue à Niort que la compagnie d'artillerie qui avait été dissoute, il y a quelques années, allait être réorganisée. La Revue de l'Ouest, donne toute son approbation à cette mesure.

— Il sera impossible, d'ici à huit jours, dit un journal, de trouver de la place aux messageries, soit pour l'Alsace, soit pour la Bretagne; elles sont toutes retenues par les agents des compagnies d'assurances militaires qui, dans l'éventualité d'une guerre prochaine, se mettent en campagne pour recruter des remplaçants; on assure même que plus de vingt, d'entre eux, pour prendre les devants, sont partis en voiture de poste dans la journée d'hier.

— M. Arago vient de communiquer au National la copie de deux pièces adressées par le général Bertrand au conseil municipal de Paris. Elles sont relatives à un plan de fortification indiqué par Napoléon, conforme aux principes de Vauban et consistant en une enceinte continue, bastionnée, hérissée de canons contre l'extérieur.

— Il résulte d'un relevé fait par le National que le personnel de notre marine s'élève positivement à cinquante mille marins capables de servir, auxquels il faut ajouter six mille hommes empruntés au recrutement ordinaire et une réserve à peu près égale.

— Ces ressources suffisent pour les premiers besoins de la guerre. Une flotte de trente vaisseaux, de trente frégates, de soixante bâtiments à vapeur et une réserve de dix vaisseaux et de dix frégates n'exigeraient que six mille officiers marins, vingt-neuf mille matelots, neuf mille novices, en tout quarante quatre mille hommes.

— Mercredi dernier les esprits et les fonds publics se sont vivement émus sur la nouvelle que le traité de Londres avait été ratifié. Les fonds ont éprouvé une dépréciation de deux francs.

— Suivant un tableau publié par un journal, la marine anglaise aurait, sauf erreur, en activité de service, 31 vaisseaux armés de 2, 734 canons; 25 frégates, de 652 canons; 81 sloop et bricks, de 846 canons; 20 bateaux côtiers, de 97 canons; 35 paquebots à vapeur, de 212 canons; 24 sloop et bricks armés en paquebots, de 360 canons. Total, 4,901 canons.

— Elle aurait en construction 17 vaisseaux armés de 1,518 canons et 9 frégates armées de 360 canons.

— Les bâtiments en activité de service sont répartis en plusieurs stations, savoir: celle de la Méditerranée, celle du Tage, celle des Indes occidentales, celles des Indes orientales, celles de l'Amérique du nord et de l'Amérique méridionale; la station de l'Australie, celle de la côte d'Afrique; plus les services spéciaux et les travaux dans les ports d'Angleterre.

— Le bureau des enrôlements volontaires, place du Panthéon, reçoit depuis quelques jours de nombreuses visites. Hier, il était encombré, et les jeunes gens qui se présentaient pour s'engager refusaient jusque sur la place.

— Une énorme quantité de gibernes d'artillerie a été extraite hier des magasins de la guerre, rue de Grenelle, pour être expédiée aux dépôts des divers régiments de cette arme.

— M^{me} Laffarge qui vient d'être condamnée par défaut à deux années d'emprisonnement par le tribunal correctionnel de Brives-la-Gaillarde, pour vol de diamants appartenant à madame de Léautaud, comparaitra prochainement devant la cour d'assises de Tulle, comme prévenue d'empoisonnement sur la personne de son mari.

— Voici le résumé des faits exposés dans l'acte d'accusation. M. Laffarge, maître de forges au Glandier, épousa à Paris au mois d'août 1839, Marie Capelle avec la famille de laquelle il s'était mis en relation par l'entremise d'un agent de mariages. Il se promettait le plus heureux avenir, mais ses illusions durèrent peu. A peine arrivée dans sa nouvelle famille, M^{me} Laffarge se renferma dans son appartement et écrivit à son mari qu'elle serait adultère malgré elle et malgré lui; elle lui demandait de la sauver, elle voulait fuir, aller à Smyrne. Elle parlait de s'empoisonner.

— A force de bons procédés et de soins affectueux, M. Laffarge semblait avoir vaincu l'éloignement que sa femme éprouvait pour lui. Elle manifesta l'intention de faire un testament en sa faveur. A son tour M. Laffarge lui remit un testament par lequel il disposait envers elle de tout ce qu'il laisserait à son décès.

— L'accusation lui imputa de n'avoir plus songé des lors qu'à lui donner la mort.

— M. Laffarge quitta le Glandier au milieu du mois de Novembre et se rendit à Paris dans le but d'obtenir un brevet d'invention et des capitaux pour exploiter une découverte importante pour la fabrication du fer.

— Pendant son séjour dans la capitale, la correspondance la plus tendre s'établit entre les deux époux. M. Laffarge était sur le point de terminer ses affaires lorsqu'il reçut le 18 décembre, avec divers objets de la prévenue, un gâteau qui aurait été empoisonné, et qu'elle lui recommandait de manger sans le partager avec personne. Après avoir mangé ce gâteau, il se sentit indisposé. Cependant, doué d'une constitution robuste, il n'éprouva pas de suites très-graves de cette indisposition. Il revint au Glandier où il arriva le 3 janvier.

— Il y fut reçu par M^{me} Laffarge avec de grandes démonstrations de tendresse. Forcé de se mettre au lit, sa femme lui fit manger les débris d'une volaille avec quelques truffes; mais presque aussitôt il éprouva des coliques, des vomissements, et se manifesta pour ne plus cesser, les symptômes violents d'un empoisonnement. M^{me} Laffarge lui prodigua ses soins et empêcha les membres de sa famille et la mère de M. Laffarge elle-même d'approcher de lui. Pendant ce temps, elle faisait acheter des masses énormes d'arsenic, sous le prétexte de détruire les rats et elle aurait été vue verser de ce poison dans diverses potions préparées pour son mari; des résidus de ces potions ont été analysés et il a été reconnu qu'ils contenaient de l'arsenic.

— Enfin, M. Laffarge expira au milieu d'atroces souffrances et en semblant accuser sa femme de l'avoir empoisonné. Tous les membres de sa famille, effrayés des ravages cruels de sa maladie, avaient également soupçonné Marie Capelle, mais le crime leur paraissait si épouvantable, qu'ils n'avaient pas osé l'éloigner de son mari.

— Interrogée sur ces faits Marie Capelle a soutenu qu'elle n'avait envoyé à son mari que quelques petits gâteaux préparés par sa belle-mère. Elle est convenue que dans les mois de décembre et janvier elle avait fait plusieurs fois acheter de l'arsenic, déclarant qu'elle ne voulait s'en servir que pour détruire les rats. Elle a ajouté que la substance qu'on l'avait vue mêler aux boissons de son mari n'était que de la gomme et qu'il lui était du reste impossible d'expliquer la présence de l'arsenic dans ces boissons.

— M^{me} Laffarge est toujours détenue dans la prisons de Brives et a manifesté le désir de n'être transférée à Tulle qu'au dernier moment. Sa santé s'est un peu améliorée; elle paraît hâter de tous ses vœux le jour de sa comparution devant le jury. Depuis quelques jours on fait circuler confidentiellement à Brives plusieurs pièces de vers qu'elle a composés dans sa captivité.

— M. De Bourqueney, premier secrétaire d'ambassade à Londres vient de retourner à son poste pour remplir les fonctions de chargé d'affaires en l'absence de M. Guizot qui est mandé à Eu auprès du roi.

— On nous écrit que dans son audience de congé M. de Bourqueney aurait trouvé Louis-Philippe en proie à une irritation extrême, facile à concevoir, si l'on pense à l'immense responsabilité que les événements qui se préparent vont faire peser sur le gouvernement dans ces conjonctures épineuses.

— Doit-on supposer que la fermeté de résolution manifestée par Louis-Philippe amènera les mesures énergiques qu'attend la nation?

VARIÉTÉS.

CABRERA.

Fin.

— Naturellement gai, il se mettait en colère avec une extrême facilité, et il était alors tout à fait hors de lui. Ses officiers l'excitaient d'ailleurs dans ses emportements, au lieu de le retenir. On raconte que, quelques jours avant l'arrivée d'Orca devant Morella, il avait réuni dans un dîner tout son état-major. Dès le commencement du repas, la conversation tomba sur ce qu'on ferait des prisonniers après les engagements qui allaient avoir lieu. Il fut convenu d'abord que les chefs seraient fusillés sans pitié; puis le dîner s'avancant et les imaginations s'échauffant par le vin, des chefs on passa aux officiers, puis aux sous-officiers; à la fin du repas, il était décidé qu'on ne ferait aucun quartier, même aux simples soldats. Cabrera prenait part à ces orgies et s'enivrait comme les autres; il se croyait ensuite lié par sa parole, et exécutait par fanfaronnade ce qu'il avait juré dans un moment de transport.

— Quant à ses talents militaires, on a vu aussi ce qu'il faut en penser. En Espagne, où la chouannerie est nationale, on conçoit qu'il ait passé pour un habile général; partout ailleurs, il serait considéré comme n'ayant aucune connaissance de la guerre. Il eut du bonheur, sans doute, beaucoup de bonheur; mais le hasard ne suffit pas pour expliquer un succès comme le sien. Il faut avouer qu'il ait eu les qualités qui font réussir dans son pays. Il a été dans l'origine de son élévation, d'une activité presque fabuleuse; il excellait surtout dans l'art précieux pour un partisan de prendre vite les résolutions les plus imprévues. Les malentendus, les surprises, les terreurs paniques, ont joué un grand rôle dans l'échafaudage de sa fortune; mais il en est de même pour tout guerrier, et les plus célèbres faits d'armes de Mina n'avaient pas d'autre caractère.

— Ce qui a été réellement remarquable chez lui, c'est son instinct organisateur. Quelque informe qu'ait été sa création du Maestrazgo, elle ateste des facultés rares chez un écolier devenu général. Il n'est pas, sous ce rapport, sans quelque ressemblance avec Abd-el-Kader. La déférence obstinée qu'il a montrée dans les derniers temps pour un séjour prolongé à Morella, tandis qu'il avait paru répugner précédemment à coucher deux nuits de suite dans le même lieu, fait voir qu'il avait pris goût aux soins d'un établissement durable. Il est permis de croire qu'il aurait fondé quelque chose, s'il avait eu plus de temps, s'il n'avait pas été arrêté par la maladie, et si l'on n'avait pas

— déployé contre lui toutes les forces d'une nation organisée. Bien des principautés se sont fondées au moyen-âge qui n'avaient pas jeté d'aussi fortes bases en si peu d'années.

— Sa manière de recruter était fort simple. Quand les enrôlements volontaires ne suffisaient pas, il envoyait un fort détachement dans un village quelconque soumis au gouvernement de la reine, et faisait afficher le bando suivant: *Los mozos de este pueblo que no se presenten en el termino de las 24 horas, seran arcobusados por detras como traidores* (les jeunes gens de ce village qui ne se présenteront pas dans les 24 heures seront fusillés par derrière comme traîtres). Les soldats obtenus par ce moyen étaient appelés *minones*. Il agissait avec non moins de cérémonie quand il avait besoin d'argent: il tombait à l'improviste sur un bourg du pays ennemi et frappait impartialement d'une contribution égale carlistes et christinos. Un jour, à Caspe, quelques personnes notables, connues par leur adhésion au prétendant, vinrent réclamer auprès de lui contre cette égalité. « Je ne reconnais pour amis, répondit-il, que ceux qui me suivent le fusil sur l'épaule, et si je fais une différence entre ceux qui ne me suivent pas, ce n'est pas en faveur de ceux qui se disent mes partisans, et qui ne veulent pas se priver pour moi. »

— Il était généralement très-aimé de la population de ses domaines. Autant il était cruel et exacteur pour tout le pays qui ne reconnaissait pas son autorité, autant il était protecteur et bienveillant pour celui qui lui était soumis. Souvent brusque et hautain avec ses officiers, il se montrait toujours affable, prévenant même envers les paysans. Il laissait carte blanche à ses troupes pour piller à leur gré hors de ses frontières; mais dans le sein de son petit royaume, nul n'était admis à frapper la moindre contribution sans son ordre. Complètement étranger à tout système régulier de police et d'administration, il était pourtant parvenu, par la terreur, à établir autour de lui une administration assez honnête et une police assez sévère. Il livrait les diverses directions aux hommes les plus habiles et les plus spéciaux qu'il avait pu rencontrer, puis il les faisait surveiller avec soin, et à la première prévarication, il les mettait à mort sans miséricorde.

— Il n'y a jamais eu autant d'argent dans le Maestrazgo que pendant sa domination. Tout ce qu'il recueillait dans ses excursions ou dans celles de ses lieutenants, au travers des provinces environnantes, il le dépensait dans le pays. On dit qu'il avait amassé des sommes énormes pour son propre compte; s'il l'a fait réellement, ce ne peut être que depuis bien peu de temps, car il était naturellement prodigue et peu occupé de l'avenir.

— La conduite de Cabrera dans les derniers moments qui ont précédé sa chute sera fort diversement jugée. Lui-même attribue sa prompte défaite à sa maladie, d'autres diront qu'amoli par deux ans de pouvoir, il a manqué d'énergie; d'autres enfin, qu'il a toujours été au-dessous de sa fortune, et que sa faiblesse a paru dès qu'il n'a plus été protégé par le hasard. Ces trois explications sont sans doute également vraies. Sa maladie n'a été que le signe de son affaiblissement sous l'excès de sa prospérité; et il y a eu dans son mal quelque chose de celui de Mazaniello. On a peine à comprendre, en le voyant, que la destinée ait pu le choisir, lui si jeune et si chétif en apparence, pour le mettre à la tête d'une des plus terribles insurrections de l'histoire que l'histoire ait jamais vues, et pour soumettre à ses moindres volontés ces forts Aragonais que rien n'avait pu encore subjugué.

— Quelques jours avant l'entrée de Cabrera en France, le 25 juin, une autre troupe et un autre général passaient aussi la frontière du côté de Bayonne. Cette fois, ce n'était plus le chef qui entraînait ses soldats sur le territoire étranger, c'étaient les soldats qui avaient forcé leur chef à y chercher un asile. Poursuivis l'épée dans les reins par les généraux de la reine, accueillis à coups de fusil par les habitants des campagnes, ils avaient fait cent lieues en dix jours, sans pain, sans habits, sans chaussures, presque sans munitions, mais non sans avoir fait face à l'ennemi, quoiqu'il n'y eût en tout que quinze cents. Ces hommes de fer, qui ont effrayé la ville de Bayonne de leur aspect farouche et sauvage, avaient brisé leurs armes à la frontière plutôt que de les livrer à l'étranger. Ils avaient pour général l'indomptable Balatasada.

— Balatasada est l'homme vraiment fort de cette guerre. C'est lui qui a le premier deviné Maroto, lui qui est seul resté debout dans la débâcle de l'armée de Navarre. Né en Castille d'une famille distinguée, il était lieutenant-colonel à la mort de Ferdinand VII. Il prit aussitôt les armes pour don Carlos, et ne les a quittées qu'au dernier moment. Doué d'une haute taille et d'une force herculéenne, il a toujours fait la guerre en partisan, à la tête d'un corps de cavalerie qui répandait partout la terreur. On a vu qu'il avait été rejoint par Cabrera après la convention de Bergara, mais ils ne purent pas s'entendre, et il le quitta bientôt. Il revint le trouver vers le milieu de l'hiver, pour l'inviter à l'aider à faire prendre Segarra, qui commandait l'armée de Catalogne, et qu'on soupçonnait déjà de la défection qu'il a réalisée plus tard. Cabrera ne voulut pas l'écouter. Alors, las de ne trouver dans les généraux carlistes que des traîtres ou des danseurs, — c'est ainsi qu'il les appelle, — il essaya de s'établir à part à Beteta; mais il n'y put réussir, et c'est de là qu'il a été récemment contraint de partir pour se jeter en France à marches forcées.

— Cabrera a eu sur Balatasada l'avantage de se donner de bonne heure un centre d'opérations où il revenait toujours; mais si Balatasada avait été moins nomade, et que le sort l'eût appelé, au lieu de l'éleve du chanoine don Vicente, à être le chef de 30,000 hommes, il est probable qu'il aurait fait une autre fin. Aussi parle-t-il avec dédain du comte de Morela: « Il se trouvera bien en France, dit-il, amèrement; il pourra y faire de la musique à son aise; qu'on lui donne une guitare, et il ira chanter par les rues. »

(Revue des deux mondes.)

Annonces, Avis divers.

A VENDRE

UN BEAU DOMAINE

Situé dans les environs de Cosne (Nièvre.)

A proximité de plusieurs routes, bien garni de cheptel, en parfait état d'exploitation et susceptible de vente en détail.

Prix : 125,000 fr., d'après un produit de 4 pour cent.

Pour plus de détails.

S'adresser, à M^e Mulon, avoué à Cosne-sur-Loire (Nièvre.)

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En l'Étude et par le ministère de M^e Donjan, notaire à Decize,

Le dimanche 23 août 1840, heure de midi,

1° Un CHATEAU situé à la Charbonnière, commune de St.-Léger des vignes, canton de Decize, composé d'une cour principale, ayant son entrée sur la route de la Machine, d'un corps de bâtiment entre la ladite cour et une terrasse à l'aspect du midi, rez-de-chaussée et premier étage, grenier, chambres en mansarde,

buanderie, salle à manger, salon, plusieurs chambres à coucher, bureau; et autres pièces de dégagement, etc.

2° Une PETITE MAISON attenante au château, basse cour, granges, écuries, remises, colombier, et autres aisances.

3° Un JARDIN d'une vaste étendue, planté d'arbres fruitiers et arbustes.

4. Un PORT dit magasin en pierres, situé au-dessous de la terrasse du château, entièrement pavé, et entouré de murs sur deux côtés, avec pourtour sur lequel les voitures peuvent circuler pour opérer leur déchargement dans ce port.

Ce Château, par sa position, offre tous les avantages désirables; placé sur le coteau qui domine la route de Nevers à Decize, il offre de ses appartements et de la terrasse une vue magnifique sur le canal du Nivernais, la Loire, et la ville de Decize dont il n'est éloigné que d'un kilomètre environ.

On peut l'utiliser pour un établissement industriel quelconque, en raison de sa proximité du canal et de la Loire, et de sa situation sur le bord de deux routes.

On peut encore en tirer parti par location. Le principal corps de logis, les dépendances, granges, écuries, port, peuvent être loués séparément et facilement.

S'adresser, pour les renseignements : 1° audit M^e DONJAN, porteur des titres et chargé de la vente; 2° à MM. VILLARS et SOUCHON, architectes à Nevers; 3° à M^e LEFEBVRE-FRÉLAT, avoué à Nevers; 4° et à M^e BEAUFEU, notaire à Paris.

HALLE DE PARIS. - FARINES, les 159 kil.

Table with 2 columns: Type of flour and Price per 159 kil. Includes items like 'de choix', 'premières marques', 'deuxièmes idem', etc.

Résumé des variations sur les cours du blé aux marchés ci-dessous.

HAUSSE. — Beauvais, Poitiers, Strasbourg, Tarascon,

BAISSE. — Angers, Bayonne, Bourges, Châteauroux, Gonesse, Limoges, Metz, Meaux, Provins, Roye, Susteron, Sancerre, Senlis, Saint-Florentin.

AUXERRE (Yonne), 3 août. — Marché peu garni, même cours. — Blé tête, 34-40 à 35-00 les 150 litres, ou 22-67 à 23-34 l'hect. — Méteil, 28-00 à 27-00. — Orge, 19-00 à 18-00. — Avoine, 12-50 à 12-00, octroi payé.

BOURGES, (Cher), 3 août. — Sur 1,100 sacs de froment que nous avons sur place, il n'y avait que 100 sacs en Blé vieux. — Blé nouveau, 3-00 à 4-20 le décalitre, ou 15-00 à 21-00 l'hect.; blé vieux, 4-30 à 4-65. — Seigle, 2-50 à 2-80; — Marsèche, 2-35 à 2-50. — Mouture, 2-60 à 2-50; avoine, 1-40 à 1-55. — Farine tre qual., 60 à 64 f. le sac de 159 kil., toile comprise, 2e qual. 58 à 55; 3e qual. 48 à 50; 4e q. 38 à 40.

BOURSE DU 7 AOUT 1840.

Table with 3 columns: Item, Price, and Unit. Includes items like '5 0/0', '3 1/2 0/0', 'Oblig. de P.', 'Banque', 'Naples', 'El. rom.', 'Espagne act.', '3 0/0 belge.', '5 0/0 belge.', 'Coup. Lafitte', '5000-5195'.

MARCHÉ DE NEVERS DU 8 AOUT 1840.

Table with 2 columns: Commodity and Price. Includes items like 'Froment', 'Méteil', 'Seigle', 'Mouture', 'Orge', 'Avoine', 'Foin'.

Il a été vendu 20 voitures de foin, 3 voitures de paille glotte, 10 voitures de paille bourru.

Foires de la Nièvre. — Août.

Table with 2 columns: Location and Date. Lists various fairs in the Nièvre region for the month of August.

Le Directeur-Gérant, LACOCHE.

Nevers, imprimerie de J. PINET.